

J O H N I B B I T S O N

S T E P H E N

Harper

Un portrait

STEPHEN
Harper

Infographie: Chantal Landry et Johanne Lemay
Correction: Odile Dallasser

Données de catalogage disponibles auprès de Bibliothèque
et Archives nationales du Québec

09-15

Imprimé au Canada

© 2015, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.
(Montréal, Québec)

L'ouvrage original a été publié
par Signal, McClelland & Stewart
sous le titre *Stephen Harper*.

Tous droits réservés

Dépôt légal: 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-7619-4510-3

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

Pour le Canada et les États-Unis:

MESSAGERIES ADP inc.*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone: 450-640-1237
Télocopieur: 450-674-6237
Internet: www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

Pour la France et les autres pays:

INTERFORUM editis
Immeuble Paryseine, 3, allée de la Seine
94854 Ivry CEDEX
Téléphone: 33 (0) 1 49 59 11 56/91
Télocopieur: 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commandes France Métropolitaine
Téléphone: 33 (0) 2 38 32 71 00
Télocopieur: 33 (0) 2 38 32 71 28
Internet: www.interforum.fr
Service commandes Export – DOM-TOM
Téléphone: 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet: www.interforum.fr
Courriel: cdes-export@interforum.fr

Pour la Suisse:

INTERFORUM editis SUISSE
Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone: 41 (0) 26 460 80 60
Télocopieur: 41 (0) 26 460 80 68
Internet: www.interforumsuisse.ch
Courriel: office@interforumsuisse.ch
Distributeur: OLF S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes:
Téléphone: 41 (0) 26 467 53 33
Télocopieur: 41 (0) 26 467 54 66
Internet: www.olf.ch
Courriel: information@olf.ch

Pour la Belgique et le Luxembourg:

INTERFORUM BENELUX S.A.
Fond Jean-Pâques, 6
B-1348 Louvain-La-Neuve
Téléphone: 32 (0) 10 42 03 20
Télocopieur: 32 (0) 10 41 20 24
Internet: www.interforum.be
Courriel: info@interforum.be

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC –
www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de déve-
loppement des entreprises culturelles du Québec
pour son programme d'édition.



**Conseil des Arts
du Canada**

**Canada Council
for the Arts**

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de
l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous remercions le gouvernement du Canada de
son soutien financier pour nos activités de traduction
dans le cadre du Programme national de traduction
pour l'édition du livre.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouverne-
ment du Canada par l'entremise du Fonds du livre
du Canada pour nos activités d'édition.

J O H N I B B I T S O N

S T E P H E N
Harper
Un portrait

Traduit de l'anglais (Canada)
par Marie-Josée Chrétien et Serge Rivest



Une société de Québecor Média

Pour mon Grant

Centre pour l'innovation dans la gouvernance internationale (CIGI)

Tout au long de l'année 2014, j'ai eu la chance extraordinaire d'être agrégé supérieur au Centre pour l'innovation dans la gouvernance internationale à Waterloo en Ontario. En plus de rédiger des textes pour les publications de ce groupe, j'ai consacré cette année à la rédaction du présent ouvrage. À tous les agrégés de recherche et agrégés supérieurs avec lesquels j'ai travaillé, merci du fond du cœur d'avoir partagé vos perspectives et votre enthousiasme débordant, et d'avoir supporté mes coups de gueule. J'adresse des remerciements particuliers à Fen Hampson, directeur du programme Sécurité mondiale et Politique du CIGI, qui a été le premier à me suggérer de me joindre aux agrégés du Centre, à David Dewitt, vice-président des programmes, et à Rohinton Medhora, le président du CIGI, qui a rendu cette expérience possible.

Les chercheurs du Centre se consacrent à l'étude de la manière dont les collectivités mondiales se gouvernent, se réglementent et se protègent. Si nos leaders sont en mesure, collectivement, de prévenir une attaque, de gérer une récession ou d'améliorer la vie et la sécurité de chacun, c'est largement grâce à des centres comme

le CIGI, qui proposent des idées qui, un jour, deviennent des solutions. Je leur en suis énormément redevable, à la fois pour les occasions de développement et la camaraderie partagées avec mes collègues. Ce livre n'aurait pas été possible sans eux.

Avant-propos

C'est un lion en automne, plus fragile que dans la fleur de l'âge, mais toujours une force de la nature. Il fait face à son cinquième, et peut-être dernier, test à titre de chef d'un parti national. Mais, en un sens, le résultat n'aura pas beaucoup d'importance. Que Stephen Harper gagne ou perde l'élection générale du 19 octobre 2015 demeure une question théorique. Car il a déjà remodelé le Canada, et il sera difficile pour ce pays de revenir en arrière.

Il a réduit la taille de l'appareil gouvernemental fédéral, l'a rendu moins envahissant et moins ambitieux. Il a fait du Canada un pays moins tourné vers l'Atlantique et davantage vers le Pacifique. Il a apporté la paix à une fédération déchirée. Sous son leadership, le Canada s'est exprimé d'une voix différente dans le monde – plus intensément partisane, plus idéologique, plus polarisante. Cela, aussi, est peu susceptible de changer, maintenant que les gens y sont habitués.

Et puis, il y a Harper lui-même. Réticent à accorder sa confiance et facilement vexé, enclin par moments au cafard et à la rancune, secret à l'extrême, peut-être la personne la plus introvertie à jamais avoir sollicité de hautes fonctions dans ce pays, il n'en a pas moins défait une pléthore d'opposants pour donner au Canada son premier gouvernement véritablement conservateur,

avec des conséquences profondes pour le pays. Pour la première fois, il a pleinement engagé l'Ouest dans la vie de la nation, tout en faisant de sa formation politique le seul parti conservateur du monde développé qui soit largement soutenu par des immigrants. Et il a occupé le poste de premier ministre pendant une décennie, ce qui n'est pas une mince affaire dans cette démocratie ou dans n'importe quelle autre.

Bien qu'il ait peu d'amis, ceux qu'il a tiennent en très haute estime celui qu'ils considèrent comme un type brillant, drôle, perspicace, loyal et honnête. Sa famille l'aime aussi.

D'autres le voient comme un être tyrannique, secret et souvent cruel.

Stephen Harper se considère comme un insurgé, en lutte contre les élites politiques du Canada central et ce qu'il considère comme leurs consensus embrouillés. Il les a rejetées quand il était encore adolescent, quand il les a rencontrées pour la première fois à l'Université de Toronto et il n'a cessé depuis de les combattre. Même si jamais il ne s'avisera de citer John Turner, ce combat est le combat de sa vie.

Il a réussi. Plus de gens pensent aujourd'hui comme des conservateurs que c'était le cas il y a 10 ans. Même s'ils ne se considèrent pas comme des conservateurs, ils croient en des taux de taxation plus bas, à moins de réglementation, à l'idée de laisser les provinces tranquilles, à laisser les gens vivre leur vie. Ils acceptent l'idée que notre gouvernement fédéral est là pour protéger notre frontière, protéger la propriété, protéger les collectivités, protéger les intérêts du Canada à l'étranger, protéger les emplois et, autrement, que le mieux est l'ennemi du bien. Pendant que les gouvernements provinciaux et municipaux s'occupent d'écoles, d'hôpitaux, de routes et d'autres types de services, Ottawa est devenu, sous Stephen Harper, un élément d'un logiciel géant qui se déploie en silence en arrière-plan. Bien que la plupart des Canadiens ne votent jamais pour le Parti conservateur, son chef a tellement altéré les principes du débat politique que ses opposants

acceptent largement – même si jamais ils ne l'avoueraient – le type de gouvernement qu'il a légué.

Comme premier ministre, Stephen Harper a aussi sapé les prérogatives du Parlement, érodé le droit à la vie privée, dévalorisé le débat politique, démoralisé la fonction publique et déprécié le débat national. Il s'en fiche. Ces pertes sont de l'ordre des dommages collatéraux, qui ne sont même pas des dommages très graves à ses yeux. Mais d'autres s'insurgent puissamment contre cette vision des choses.

Cet ouvrage est une biographie. Tout en situant la vie du 22^e premier ministre du Canada dans le cadre de l'évolution du pays, son propos consiste avant tout à comprendre l'homme lui-même. Vous ne trouverez pas dans ces pages de comptes rendus exhaustifs des événements qui ont marqué trois gouvernements conservateurs; en fait, la première partie de ce livre porte uniquement sur la vie de Harper avant qu'il devienne premier ministre. Nous faisons ce que nous faisons parce que nous sommes ce que nous sommes. Et nous devenons qui nous sommes assez tôt dans la vie. J'ai choisi d'examiner de près certains événements parce que je crois qu'ils sont révélateurs de Harper l'homme plutôt qu'uniquement le politicien. Avant d'entreprendre la rédaction de ce livre, j'avais le sentiment de ne pas vraiment connaître Stephen Harper, ce qui est la raison pour laquelle j'ai conçu ce projet. Aujourd'hui, je le connais mieux. J'espère qu'après avoir lu cet ouvrage, vous aussi le connaîtrez mieux.

John Pearce, mon agent, a adhéré à l'idée d'une biographie de Stephen Harper dès le moment où je lui en ai parlé, tout comme Douglas Pepper de chez McClelland & Stewart, qui est aussi l'éditeur de ce livre. Je leur dois beaucoup à tous deux, et ce n'est pas la première fois.

John Stackhouse, qui était alors rédacteur en chef du *Globe and Mail*, a accepté ma demande de congé d'un an et David Walmsley, le rédacteur en chef actuel, m'a accueilli à mon retour. À tous deux, et à tous mes collègues de ce journal que j'aime tant, merci de m'accorder le privilège de travailler avec vous.

La plupart des gens que j'ai interviewés au sujet de l'ascension au pouvoir de Stephen Harper (Livre un) ont accepté d'être cités. La plupart de ceux que j'ai interviewés au sujet de ses années au pouvoir (Livre deux) ont refusé de l'être. Dans les deux cas, chacun d'entre eux a été invité à vérifier la portion du manuscrit basée sur sa contribution. Certains ont aussi consulté d'autres portions du manuscrit. Les premiers lecteurs m'ont signalé plusieurs erreurs, m'ont fourni de précieuses observations et ont parfois soulevé certaines objections. J'ai prêté une oreille attentive à ces objections, mais le texte final relève de ma seule autorité.

À chacune des personnes interviewées, quel que soit le cadre, je désire exprimer mes remerciements. Ce livre est le vôtre. C'est aussi simple que cela.

Ayant déjà agi, brièvement et de façon peu concluante, comme réviseur et correcteur, je sais à quel point les gens qui effectuent ce travail sont essentiels à l'impression finale et à la crédibilité d'un livre. À Tara Towell, qui a livré une révision méticuleuse, et à Erin Kern, qui a assuré avec compétence la correction du manuscrit, mille mercis. Toute erreur qui aurait pu néanmoins se glisser dans le texte relève de mon entière responsabilité.

Enfin, et surtout, Grant Burke est ma raison d'être et c'est la raison pour laquelle je lui dédie ce livre, tout comme ma vie.

Ottawa
Mai 2015

LIVRE UN

L'ASCENSION

UN

La banlieue

Stephen Joseph Harper est né le 30 avril 1959. Il est le fils de Joseph et de Margaret Harper, de Leaside, en Ontario, ce qui a fait toute la différence du monde.

Aucun autre premier ministre canadien n'a grandi en banlieue. Paul Martin a vu le jour dans la ville industrielle de Windsor, en Ontario, mais son père, déjà député, a installé sa famille à Ottawa, en partie pour que son fils Paul puisse apprendre le français dans une école privée. Jean Chrétien était l'un de neuf enfants d'une famille ouvrière de la ville industrielle de Shawinigan, au Québec. Brian Mulroney est né à l'ombre d'une papetière de Baie-Comeau. Joe Clark a grandi à High River, ville sujette aux inondations en Alberta, et Pierre Trudeau est issu d'un foyer très aisé de Montréal. Avant l'élection de Stephen Harper, les premiers ministres canadiens, qu'ils aient été d'origine modeste ou aisée, avaient tous grandi dans de grandes ou de petites villes ou, à l'occasion, sur une ferme. Aucun de ces endroits ne ressemble à Leaside, la toute première collectivité planifiée en Ontario¹.

En 1819, un certain John Lea s'établit sur des terres qui font aujourd'hui partie de la proche banlieue nord-est de Toronto. Fait inusité, son fils y construisit une maison octogonale qu'il baptisa

Leaside. Mais les choses ne bougèrent réellement qu'en 1912, lorsque la Canadian Northern Railway (CNoR) commença à acheter les terres des fermiers et embaucha Frederick Todd, planificateur montréalais bien connu, pour dessiner une ville. C'était du jamais vu en Ontario, où les villes voyaient le jour et se développaient plus ou moins comme le prévoyaient la nature et les forces du marché. Ce serait différent à Leaside, prédisaient les dirigeants de la CNoR: assez près de Toronto pour que les gens puissent faire l'aller-retour en train ou en bus, mais où les terrains bon marché attireraient des travailleurs et des industries.

C'est peut-être parce qu'elle était en avance sur son temps que Leaside fut un fiasco. Toronto était encore trop loin, et la Canadian Northern Railway fit faillite quelques années plus tard, avant d'être finalement intégrée à la Compagnie des chemins de fer nationaux du Canada. Dans une large mesure, les élégants treillis de rues curvilignes de Frederick Todd – qui contrastaient fortement avec le traditionnel quadrillage des rues de Toronto et de la plupart des autres villes de l'Ontario – ne furent jamais réalisés. En 1929, au début de la grande crise économique, la population de Leaside s'élevait à plus ou moins 500 âmes.

Mais à mesure que la crise se résorbait et que les frontières de Toronto se rapprochaient, les promoteurs immobiliers commencèrent enfin à s'intéresser à la ville, avec ses terrains bon marché et ses taxes foncières peu élevées. Après la Deuxième Guerre mondiale, la croissance s'accéléra et, en 1954, Leaside devint une composante de la nouvelle région métropolitaine de Toronto. Entre-temps, les planificateurs avaient développé l'avenue Eglinton vers l'est et l'avenue Bayview vers le sud, rattachant enfin la petite ville à la grande ville.

Désormais, Leaside sera officiellement une banlieue de Toronto. Et c'est là que le premier premier ministre canadien issu d'une banlieue passa ses premières années. Pendant toute sa vie, Stephen Harper pensera comme un banlieusard – de classe moyenne, optimiste, conventionnelle. Il allait chercher des élec-

teurs comme lui pour le soutenir, et il allait gouverner en leur nom.

L'année de naissance de Stephen Harper le distingue aussi de tout autre premier ministre. En 1959, la guerre froide était à son apogée. Le satellite Luna 1 de l'Union soviétique confirmait la supériorité des Russes dans l'espace. Fidel Castro était au pouvoir à Cuba. Mais tout n'était pas sombre. La Voie maritime du Saint-Laurent était ouverte. Mattel avait créé Barbie et *Bonanza* avait fait ses débuts comme première émission d'un réseau de télévision diffusée entièrement en couleurs. Sur CBC, *Juliette* était presque aussi populaire que *La Soirée du hockey*, et l'émission *Wayne and Shuster* en était déjà à sa troisième saison. Enfin, même si à peu près personne ne le savait, deux chercheurs américains avaient inventé la puce électronique et les États-Unis avaient déjà gagné la course vers l'espace, avant même qu'elle ne commence.

Stephen Harper n'est pas seulement le premier premier ministre canadien issu de la banlieue; il est aussi le premier premier ministre de la génération des baby-boomers. Jean Chrétien, Paul Martin et Brian Mulroney sont tous nés dans les années 1930. Ils étaient tous adultes quand John Kennedy a été assassiné. Stephen Harper, lui, avait quatre ans.

Il n'est pas seulement un baby-boomer, mais un baby-boomer d'un type particulier: il a vu le jour à la fin du baby-boom. Les enfants nés des combattants revenus de la guerre ont grandi dans les années 1950, une décennie prétendument heureuse, et se sont enfuis de ce paradis étouffant pendant les années 1960. Ils pouvaient se permettre de se révolter: la croissance économique était forte et les emplois nombreux. Les baby-boomers tardifs ont grandi dans un monde très différent, marqué par les chocs pétroliers et la détente, la stagflation et le communisme actif. Ils ont coupé leurs cheveux longs et cherché du travail.

Stephen Harper est un enfant de la banlieue qui a atteint sa majorité à une époque de malaise. Personne ne peut échapper à son éducation. Il ne songea jamais à essayer.

La famille avait un ancêtre illustre. En mars 1774, Christopher Harper, en quête de terres plus fertiles et d'impôts moins élevés dans le Nouveau Monde, quitta sa ferme du Yorkshire, en Angleterre, et prit la mer à destination du Canada avec sa femme, ses enfants, un neveu, des chevaux, du bétail et de l'équipement agricole². La famille s'installa sur des terres situées à proximité de Fort Cumberland, à l'entrée de la baie de Fundy, près de la bande de terre reliant ce qui constitue aujourd'hui le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse. La terre était riche et déjà défrichée grâce aux Acadiens qui avaient été expulsés par les Britanniques 20 ans plus tôt. L'endroit était aussi peuplé de colons de la Nouvelle-Angleterre qui sympathisaient fortement avec leurs frères rebelles au sud. Lorsque la guerre éclata, le gouverneur de Nouvelle-Écosse, Francis Legge, plaça une garnison à Fort Cumberland pour étouffer toute rébellion naissante. Il nomma aussi Christopher Harper, dont la loyauté à la Couronne était absolue, juge de paix du canton de Cumberland. Harper arrêta avec enthousiasme quelques présumés traîtres, mais les Britanniques se retrouvèrent vite sur la défensive; les Américains assiégèrent Fort Cumberland en octobre 1776.

Lorsque les envahisseurs rendirent visite à Harper au beau milieu de la nuit, le laissant «très effrayé», il trouva refuge dans la garnison en compagnie d'autres Loyalistes – une sage précaution, car les rebelles ne tardèrent pas à incendier sa maison.

Toutefois, l'invasion échoua et une Angleterre reconnaissante accorda à Christopher Harper des terres situées à Sackville, en signe de dédommagement pour son domaine qui avait été rasé par le feu. Il prospéra, devenant le premier résident du comté de Westmoreland à posséder une chaise. Son nom apparaît dans des registres de l'histoire locale du Nouveau-Brunswick et des comptes rendus des tentatives infructueuses des Américains pour faire de la Nouvelle-Écosse leur 14^e État.

L'histoire du grand-père paternel de Stephen Harper est plus sombre. Harris Harper, le grand-père que Stephen n'a jamais connu, était directeur de l'école Prince Edward, à Moncton au Nouveau-Brunswick, et chef du corps de cadets de l'école, qui remporta un championnat national de tir de précision. Bien qu'il soit né trop tard pour s'enrôler pendant la Première Guerre mondiale, Harris se consacra au service militaire; il fut nommé lieutenant de réserve pendant la Deuxième Guerre mondiale et passa ses étés à entraîner des recrues dans la milice.

Le 2 janvier 1950, Harris Harper quitta le cabinet de son médecin après avoir reçu une injection de routine de vitamine B et personne n'entendit plus jamais parler de lui. Un millier de bénévoles ratissèrent la campagne. La police émit des signalements dans tout le pays. Quelqu'un déclara avoir vu un homme correspondant à sa description dans un refuge de l'Armée du Salut à Saint-Jean, mais il s'agissait sans doute d'une fausse piste. Harris Harper finit par être déclaré mort et sa femme se remaria, mais Faye Richardson, autrefois une femme heureuse et pleine d'entrain, demeura à tout jamais craintive et surprotégea ses petits-enfants.

Un enseignant qui avait déjà travaillé avec Harris a dit que celui-ci était de nature dépressive, qu'il avait souffert d'une dépression nerveuse quelques mois plus tôt et qu'il s'était probablement suicidé³. Naturellement, il y eut aussi des rumeurs voulant qu'il se soit enfui pour refaire sa vie. Mais quelqu'un qui veut repartir à zéro ne laisse pas un chèque non encaissé sur sa com-mode⁴. À ce jour, les membres de la famille contestent la thèse du suicide, suggérant plutôt qu'il aurait pu être désorienté et se noyer accidentellement après avoir reçu la mauvaise injection. Lorsqu'il se trouve à Moncton, Stephen Harper demande parfois à des gens s'ils se souviennent de son grand-père et s'ils ont une idée de ce qui s'est passé. Quoi qu'il soit arrivé, les choses n'ont plus jamais été les mêmes dans cette maisonnée.

« Mais peu importe ce qui lui trottait dans la tête au cours des mois qui ont précédé sa décision de quitter l'université, le fait est qu'après son premier contact avec les membres de l'élite du Haut-Canada, Stephen Harper décida qu'il ne voulait rien savoir de ces gens – de ces jeunes hommes et de ces jeunes femmes qui allaient exploiter les entreprises, diriger les partis politiques, gérer les bureaucraties et façonner les arts et les institutions du Canada central anglophone. Il aurait pu essayer de trouver sa place dans ce nouveau monde, qui était fermé mais moins imperméable que par le passé, mais il décida plutôt de le fuir. Sa décision de rejeter ce monde et son sentiment d'en être exclu allaient façonner sa vie et sa politique. Il en demeura marqué. »

L'un des premiers ministres les plus importants de notre histoire, Stephen Harper, a transformé le Canada pour en faire un pays plus conservateur. Il a réduit la taille du gouvernement, a rendu le système de justice plus sévère et les provinces plus autonomes. Mais qu'en est-il de l'homme? Dans cette nouvelle biographie complète, John Ibbitson explore la vie du Canadien le plus influent de notre époque: sa jeunesse en banlieue de Toronto; la crise existentielle qui l'a poussé à quitter l'université pendant trois ans; les forces qui ont façonné sa relation tumultueuse avec le chef du Parti réformiste Preston Manning; l'influence de sa femme, Laureen Harper; son dévouement envers ses enfants. Grâce à un accès inégalé à des sources, à des années de recherche et à une perspicacité qui a fait de lui l'une des voix les plus respectées du journalisme canadien, John Ibbitson présente un portrait intime et détaillé d'un homme qui demeure une énigme pour ses partisans aussi bien que pour ses ennemis.

JOHN IBBITSON est journaliste au quotidien *The Globe and Mail*, où il a occupé les postes de journaliste politique, de chroniqueur aux affaires politiques et de chef de bureau à Washington et à Ottawa. Gagnant du Prix du Gouverneur général, John Ibbitson a également été finaliste du Prix Donner, du Concours canadien de journalisme, du Prix littéraire Trillium et du City of Toronto Book Award. Il vit à Ottawa.